

Prix Dentan : entre Evangile et cynisme, l'espace de la littérature

Autor(en): **Kaempfer, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **39 (2002)**

Heft 1518

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1008594>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Entre Evangile et cynisme, l'espace de la littérature

Le Prix Dentan a distingué cette année le dernier roman d'Etienne Barilier, *L'Enigme*, paru aux éditions Zoé. La cérémonie de remise du prix a eu lieu le 23 mai dernier, dans les salons du Cercle littéraire de Lausanne.

L'action de *L'Enigme* nous reporte une trentaine d'années en arrière. En ce temps-là, certains s'en souviennent sans doute, il n'était pas encore obligatoire de jouir sans entraves, ni non plus interdit d'interdire; le nouvel évangile de Mai 68 existait dans sa fraîcheur inédite, et ne laissait pas deviner la défiguration qu'il allait bientôt connaître, je veux dire, la tyrannie libertariste néo-libérale des démocraties-marchés contemporaines. Et l'Evangile, avec majuscule, la bonne nouvelle de la Résurrection du Christ (car c'est ce grand sujet, cette énigme fondatrice de l'Occident que Barilier a choisi de placer au cœur de son roman), ... l'Evangile n'était pas encore rabaisé à l'état de fiction théocratique résiduelle, en passe d'être emportée dans le flux marchand des objets et des personnes. En 1972, à la charnière de l'âge moderne et de l'âge post-moderne, l'Evangile, mais aussi la question plus générale de la croyance, du partage entre le vrai et le faux, entre l'illusion et la réalité, ce sont de vraies questions, des questions dramatiques, éminemment romanesques.

C'est en nouant ensemble deux histoires que Barilier, dans *L'Enigme*, reprend ces questions: il met en place, d'une part, une intrigue philologique, dont les héros sont des professeurs de grec, des «codex» de

parchemin à découvrir sur le terrain, en Egypte ou au bord de la mer Morte, avec l'espoir de révélations nouvelles sur l'existence historique du Christ; d'autre part, *L'Enigme* propose un roman de formation, le récit d'une éducation sentimentale dont Jean, le jeune héros, émergera mûri et changé. Jean, assistant de Larive, professeur de grec de l'Université de Lausanne, s'attache d'abord à Aïda, une jeune fille qu'il idéalise et veut aimer comme une image, puis il rencontre Sybille, qui l'initiera avec une généreuse simplicité au plaisir physique, et enfin Chloé, une étudiante qui partage sa passion pour la civilisation antique. C'est Jean qui permet aux deux intrigues de se croiser: par exemple, s'il rencontre Aïda, au Caire, c'est parce que Larive l'a envoyé à Oxyrhynque, un site archéologique proche de cette ville; et s'il rencontre Sybille, à Capri, c'est parce qu'il est chargé d'apporter à un autre helléniste, Montaigle, le codex prometteur qu'il vient de découvrir en Egypte.

Moralisme protestant

Pour Jean, mais aussi pour Larive et pour Montaigle, le Grand récit de légitimation chrétien n'est pas seulement un objet philologique, une réalité professionnelle. C'est aussi un récit qui les concerne passionnément, qui représente une affaire de vie et de mort, qui a des incidences immédiates et déterminantes sur leurs existences. Ainsi, Jean se sent garrotté dans le moralisme protestant, il vit coupable sous un ciel qu'il imagine «truffé d'oeils et d'œillets, de regards lourds». Aussi le «petit Suisse vivant après 68»,

quand il aura connu le plaisir avec Sybille, va s'en prendre violemment à Dieu, qui l'empêche «d'être amoureux joyeux, méchant librement. [...] L'existence de Dieu? Certes, mais dans un seul but: vaincre la solitude, être libre, libre. Pour vivre. Dieu n'existe pas, tout est permis, même de respirer.» Et Montaigle, qui déchiffre à Capri le codex découvert en Egypte, n'est pas moins impliqué que Jean dans la question de l'existence, ou de l'inexistence de Dieu. Sa femme et sa fille sont mortes en effet dans un accident de voiture, mortes à jamais. «Ma Juliette n'est pas ressuscitée, non parce que nous manquons de foi, mais parce qu'on ne ressuscite pas [...] Un point c'est tout.»

Le pouvoir des fables

Or, cette évidence, pour Montaigle, «n'a été démentie que par un effort d'illusion véritablement monstrueux, véritablement criminel, et qui s'appelle les Evangiles.» Pour réfuter les Evangiles, il ne faudrait pas moins qu'un Anti-Evangile, par exemple le récit d'un témoin oculaire de la mort du Christ, qui établirait sans conteste le fait de sa non-résurrection. Et voilà que cet Anti-Evangile existe, c'est le codex rapporté à Capri par Jean! Montaigle en révèle le texte au jeune homme progressivement, au fur à mesure que la traduction avance. Mais il faut être attentif ici au cadre de ces scènes de lecture. Montaigle se tient «debout devant le codex ouvert un peu comme le pasteur devant la table de communion, avec le livre, le pain et le vin.» La communication de la mauvaise

nouvelle athée exige le même décorum que celle de l'Evangile chrétien. Et s'il fallait tuer Dieu, tout à l'heure, pour vaincre la solitude, la croyance dévote en sa mort - dont Montaigle s'institue le prêtre - y conduit plus sûrement encore. L'anti-religion de Montaigle proclame un «désespoir triomphant» d'autant moins justifié que le texte sacré sur lequel il se fonde est un faux, et qu'il le sait pertinemment, puisqu'il en est l'auteur! Ainsi, «l'effort d'illusion véritablement criminel» qu'il dénonçait dans les Evangiles ne l'empêche pas d'être un tel criminel à son tour - voire d'être lui-même la première victime de sa machination: car ce faux, Montaigle y croit: il «croit réellement, de tout son être, que ce texte est vrai».

La question, on le voit, s'est progressivement déplacée. Le post-modernisme ne crédite plus les grands récits qui traînent à l'horizon de nos sociétés; le pathos moderniste, à l'inverse, les dénonce: il débusque ce qu'il y a de névrotique dans la religion, ... et propose, avec la même énergie, d'autres névroses. Or, en 1972, nous sommes, avec *L'Enigme*, dans un entre-deux, suspendus entre la croyance militante et le cynisme marchand - c'est-à-dire, ajouterai-je, dans l'espace même de la littérature.

1972, c'est le moment, exquis, où les discours durs sont en train de s'alléger en fiction. Et *L'Enigme*, qui offre au lecteur le roman de ce moment, est donc aussi, dans le même geste, une superbe et convaincante apologie du pouvoir et de la nécessité des fables.

Jean Kaempfer